

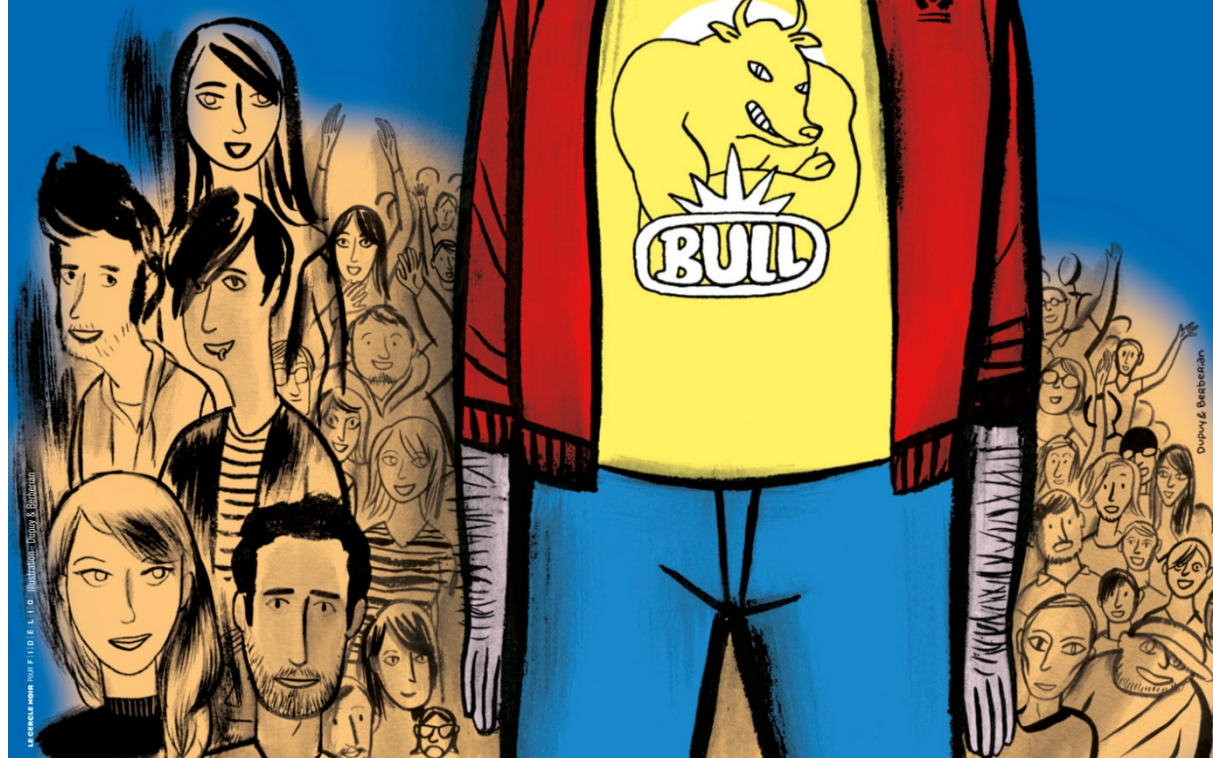


Une Comédie Québécoise de KEN SCOTT

STARBUCK

NOUS SOMMES
LES **533** ENFANTS
DE STARBUCK.

JE NE
SUIS PAS
STARBUCK.



LE GÉNÉRAL MONTY P. J. D. L. L. O. Illustration: Dupuy & Beberhan

Dupuy & Beberhan

DIAPHANA DISTRIBUTION PRESENTE



SÉLECTION OFFICIELLE - EN COMPÉTITION
Festival de l'Alpe d'Huez 2012

STARBUCK

UNE COMEDIE DE
KEN SCOTT

AVEC PATRICK HUARD, JULIE LE BRETON, ANTOINE BERTRAND

KEN SCOTT SERA A PARIS DU 11 AU 13 JUIN

SYNOPSIS

Alors qu'il s'apprête à être père, David Wosniak, éternel adolescent de 42 ans, découvre être le géniteur anonyme de 533 enfants déterminés à le retrouver.

DURÉE : 1 H 49
FORMAT IMAGE 2.35 - SON HDSR

SORTIE 27 JUIN 2012

Distribution

Diaphana
155, rue du Faubourg Saint-Antoine
Paris 11^e
Tel : 01 53 46 66 66
diaphana@diaphana.fr

Presse

Robert Schlockoff
& Jessica Bergstein-Collay
9 rue du Midi
92100 Boulogne-Billancourt
Tel : 01 47 38 14 02
rscom@noos.fr

Dossier de presse et photos téléchargeables depuis le site www.diaphana.fr

ENTRETIEN AVEC KEN SCOTT

Racontez-nous l'origine de STARBUCK.

J'ai coécrit le scénario avec Martin Petit qui est un humoriste célèbre au Québec. C'est lui qui a eu l'idée d'un homme qui se retrouverait père d'une quantité hallucinante d'enfants grâce à ses dons de sperme. Rapidement, on s'est rendu compte que c'était un formidable point de départ pour faire une comédie autour de la paternité, d'autant plus Martin et moi avons nous-mêmes plusieurs enfants. On avait l'impression que les pères cherchent à occuper une fonction de plus en plus importante au sein de la famille depuis quelques années. Cela nous semblait donc intéressant de travailler sur une thématique qui a évolué dans notre société. Et on a choisi le registre de la comédie car on a constaté que la paternité ressemble à une farce parfois drôle, parfois émouvante, parfois éprouvante aussi...

Vous êtes-vous inspiré du débat récent sur la recherche de paternité ?

Au Canada, il a été confirmé récemment, devant les tribunaux, que les géniteurs ont droit à leur anonymat, exactement comme dans le film. Mais en règle générale, en Amérique du nord, c'est un peu le Far West juridique qui règne sur ces questions-là ! Par exemple, un article du *New York Times* de septembre dernier racontait qu'il y a plus de règlements qui encadrent l'achat d'une voiture d'occasion que l'acquisition de sperme... Contrairement à ce que pourraient penser certains spectateurs de STARBUCK, l'histoire que nous racontons est ancrée dans la réalité car, partout dans le monde, nombreux sont les enfants d'un même géniteur. C'est ce qui était stimulant dans ce projet où il n'existe pas de solution ou de recette toute faite. En effet, on peut se dire que tous ces jeunes qui n'ont pas le droit de connaître leur géniteur sont traités comme des citoyens de seconde zone. Mais si on supprimait cette clause d'anonymat, plus personne ne donnerait son sperme. C'est ce vrai dilemme qui nous a intéressés.

Pour l'écriture, vous êtes-vous répartis les rôles avec Martin Petit ?

Nous avons touché tous les deux à l'ensemble des aspects du scénario. Il faut dire que c'était la première fois que Martin écrivait un long métrage et que je n'avais encore jamais travaillé sur un film avec un coscénariste. Notre objectif principal a été de rendre l'histoire drôle et efficace, bien sûr, mais surtout de faire en sorte qu'il y ait un fil rouge pour lier entre elles les différentes rencontres que fait David. On voulait à tout prix éviter de donner le sentiment qu'on passait d'une anecdote à l'autre, sans logique, et aboutir à un "effet catalogue". On a donc décidé de placer le personnage de Starbuck dans chaque scène : c'est lui qui assure le véritable fil conducteur. Chemin faisant, il fallait

que le spectateur éprouve de l'empathie pour cet antihéros, malgré ses défauts et ses mauvaises décisions.

Pourquoi avez-vous situé l'action dans ce quartier très multiculturel de Montréal ?

Il s'agit du Mile-End, au centre de Montréal, où, contrairement à la plupart des quartiers urbains, on ne retrouve pas les mêmes enseignes et les mêmes chaînes de magasins que partout ailleurs.

Plusieurs communautés s'y côtoient et là-bas, on a le sentiment que tout est possible. Du coup, on s'est dit qu'on pouvait croire à l'histoire du protagoniste qui donne son sperme aussi souvent.

Le Mile-End, qui est un personnage à part entière, m'a aussi beaucoup inspiré pour l'esthétique et les couleurs du film : on a le sentiment que ce quartier est un véritable organisme vivant, brassant des populations différentes et évoluant sans cesse au rythme de ses habitants. Pour moi, la boucherie familiale, où se cristallisent les conflits entre les frères, en est le plus parfait exemple.

La famille de David est d'origine polonaise...

Pour trancher avec la problématique du don de sperme, qui est une situation très contemporaine, on voulait évoquer une famille encore ancrée dans les traditions. S'il s'agissait d'une famille plus moderne, ouverte à ces nouvelles idées, il y aurait eu moins de débats. Le père et les frères de David ont un fonctionnement "tribal", très fusionnel, qui s'oppose au côté "électron libre" du protagoniste. Au fond, David est un ado de 42 ans qui n'assume pas ses responsabilités.

À travers le personnage de Starbuck, vous évoquez donc aussi la peur de l'engagement.

Avec Martin, on se connaît depuis plus de vingt ans. Du coup, quand on écrivait le scénario, on se référait à certaines de nos connaissances communes pour bien cerner le personnage. Cela nous permettait d'avoir en tête des exemples concrets de gens qui ont aujourd'hui la quarantaine – comme nous – et qui vivent comme s'ils en avaient 20, à l'image de David Wosniak. Même si c'est un mode de vie qui peut séduire à première vue, grâce à la liberté qu'il semble offrir, on se rend compte rapidement qu'il a ses limites et qu'il est instable et fragile.

Pourquoi ne voit-on jamais la mère ?

Dans le film, c'est avec son père que David discute. De même, on se rend compte que les frères offrent un autre visage encore de la paternité : le premier vit son rôle de père comme il y a une vingtaine d'années, tandis que le second, qui vient d'avoir un enfant, vit sa paternité de manière exaltée et veut même prendre un congé parental. Tout a été conçu, dès le scénario, pour aborder la question de la paternité sous toutes ses formes. D'où la décision d'avoir fait disparaître la mère de l'histoire. Pour autant, on ne voulait surtout pas porter de jugement de valeur et dire ce qu'est – ou

devrait être – le rôle du père. Au contraire, on voulait montrer les différentes facettes de la paternité, sans donner de leçon. Si bien qu'au bout d'1h45 de film, le spectateur aura eu, lui aussi, l'impression d'être père !

D'ailleurs, vous n'idéalisez jamais la paternité.

Au moment de l'écriture, certaines personnes nous ont dit qu'on allait trop loin dans certains dialogues, notamment lorsque l'avocat peste contre ses enfants. Mais ce sont pourtant les répliques les plus sincères du film ! Tous ceux qui sont parents peuvent nous comprendre. Car si on adore nos enfants, la paternité, c'est le plus grand défi de notre vie. Se faire réveiller par un bébé qui hurle à 3h du matin après une dure journée de travail, cela nous pousse dans nos retranchements et nous fait parfois péter les plombs ! On voulait donc montrer les bons côtés et les aspects moins séduisants de la paternité pour être en phase avec la réalité de la vie. Et c'est aussi ce qui rend nos personnages plus humains.

Comment avez-vous choisi les différents enfants ?

L'idée était de mettre le personnage de David Wosniak en contact avec des enfants extrêmement différents les uns des autres. Étant donné la quantité d'enfants, il est devenu évident qu'il fallait être efficace dans la façon de les présenter au spectateur. Nous avons donc utilisé des archétypes pour pouvoir rapidement arriver à l'essentiel. Chacun de ces archétypes plonge David au cœur de la paternité. Et, à chaque fois, être père prend une nouvelle signification. Dans le scénario, les enfants étaient même identifiés de la sorte : La Droguee, l'Homosexuel, L'Handicapé, l'Acteur etc. Ensuite, pour éviter que les enfants soient de simples stéréotypes unidimensionnels, nous les avons enrichis. La Droguee devait avoir un visage d'ange, l'Acteur souffrait d'une certaine insécurité, l'Homosexuel commettait infidélité sur infidélité. Le choix des archétypes était donc fait de manière à explorer la paternité

Patrick Huard s'est-il rapidement imposé dans le rôle-titre ?

Cela faisait longtemps que je voulais travailler avec lui, d'autant plus qu'il avait déjà joué dans des films que j'ai écrits. On a fait nos débuts ensemble et on vient tous les deux de la comédie. Mais quand je développe un scénario et que je travaille sur la toute première version, j'essaie de ne pas penser à un acteur en particulier pour tel ou tel rôle. Parce que j'ai le sentiment que, sinon, je tricherais : si on écrit des dialogues pour un comédien qu'on aime, on a l'impression qu'elles sonnent toutes bien. Je m'applique donc d'abord à écrire une histoire convaincante et des dialogues percutants. Pour autant, sitôt que la première version a été écrite, je l'ai envoyée à Patrick. En effet, je voulais un acteur qui comprenne parfaitement les rouages de la comédie, qui soit charismatique, et qui suscite l'empathie, même s'il prend constamment de mauvaises décisions. Et comme son personnage est présent dans chaque scène, il nous fallait un comédien très solide qui puisse porter le film sur ses épaules.

Comment avez-vous choisi les interprètes de l'avocat et de la petite amie de Wosniak ?

Antoine Bertrand, qui campe l'avocat, est un acteur fabuleux avec qui je n'avais jamais travaillé. Quand il est venu pour son audition, il est arrivé les cheveux en bataille, dans la robe de chambre qu'il porte dans la première scène où on le découvre dans sa cour. Il avait tellement l'air de tomber du lit que le directeur de casting a cru que c'était un clochard ! C'est un acteur drôle et intelligent qui correspondait parfaitement à son personnage.

Julie Le Breton, qui incarne Valérie, avait déjà joué dans un de mes films. Pour qu'une scène comme celle du jardin public, où elle explique qu'elle serait prête à frapper des enfants, soit drôle, il fallait quelqu'un qui ait beaucoup d'humanité.

À côté de ces acteurs très connus au Québec, vous avez aussi fait appel à de nouveaux venus qui interprètent tous les enfants de Starbuck...

C'était formidable d'avoir la possibilité de travailler avec tous ces jeunes interprètes qui se retrouvaient sur un plateau de long métrage pour la première fois. Pour l'essentiel, je les ai découverts au théâtre. J'ai adoré les voir débarquer sur le tournage avec toute la fougue et l'énergie des débuts.

Comment avez-vous filmé STARBUCK ?

Pour moi, le plus important, c'était de tourner en 35 mm. Même s'il y a de très beaux films qui se font en numérique, le fait que STARBUCK soit une histoire de rencontres nous a convaincus de privilégier l'argentique : étant donné que ce sont les personnages qui sont mis en avant, les spécificités du 35 mm nous permettaient de donner plus de douceur à l'image et de mettre en valeur l'humanité et la beauté des acteurs.

Par ailleurs, à partir du protagoniste qui se retrouve avec 533 enfants, on voulait décliner la figure du surnombre. C'est ce qui explique qu'on ait créé une sorte d'esthétique de la répétition, à l'image de la tapisserie sur le mur ou encore au plan en plongée sur la multitude des enfants de David qui viennent l'enlacer à la maternité.

La musique contribue vraiment à l'univers du film.

Au départ, je voulais m'inspirer du Mile-End pour créer des sonorités qui évoquent le personnage de David Wosniak. C'était une musique funky très rythmée mais qui manquait d'émotion. David La

Flèche a ensuite composé une partition plus douce, plus émotionnelle, qui correspondait davantage à la personnalité attachante de Starbuck.

Quant au jeune acteur qui chante à plusieurs reprises dans le film, je lui avais demandé de venir à l'audition avec une chanson de son choix. Et j'ai non seulement retenu ce jeune comédien, mais j'ai choisi sa chanson pour la fin du film. Elle correspondait tellement bien à l'atmosphère de STARBUCK que j'en ai eu la chair de poule.

Le film a été un triomphe au Canada.

On n'aurait jamais pu prédire un tel accueil. Quand *Starbuck* a été sélectionné au festival du film de Toronto, cela a lancé la carrière internationale du film, puisqu'il était sorti au Québec depuis un mois. Je suis d'autant plus ravi de savoir que le film a été notamment acheté au Japon, en Chine, en Allemagne, et au Brésil que parfois les comédies s'exportent mal. Pour tous ceux qui ont travaillé sur le film, c'est formidable de savoir qu'on peut raconter des histoires universelles.

RÉALISATEUR - KEN SCOTT

À la fois comédien, scénariste et réalisateur, Ken Scott est diplômé d'écriture scénaristique de l'Université du Québec. Il fait ses débuts avec la bande d'humoristes des Bizarroïdes, dont il écrit et interprète plusieurs sketches, avant de se tourner vers le cinéma. Il signe le scénario d'un court métrage, puis du film *LA VIE APRÈS L'AMOUR* de Gabriel Pelletier.

En 2002, il écrit la comédie radiophonique *Le Plateau*, diffusée sur Radio-Canada, avant d'être l'auteur du long métrage *LA GRANDE SÉDUCTION* de Jean-François Pouliot, projeté en clôture de la Quinzaine des réalisateurs à Cannes en 2003.

En 2004, il signe le scénario de *MAURICE RICHARD* de Charles Binamé, puis du *GUIDE DE LA PETITE VENGEANCE* de Jean-François Pouliot.

En 2008, il réalise – et écrit – son premier long métrage, *LES DOIGTS CROCHES*, qu'il tourne en Argentine.

Pour *STARBUCK*, il a retrouvé son ancien complice des Bizarroïdes, Martin Petit, qui a coécrit le film avec lui.

CO-SCENARISTE - MARTIN PETIT

Humoriste et chroniqueur, Martin Petit se produit à la fois à la télévision, à la radio et sur scène. Tour à tour animateur et invité du festival d'humour Juste pour rire depuis une quinzaine d'années, il a souvent remporté les prix de «Spectacle de l'année», «Auteur de l'année» et «Numéro de l'année» pour ses one-man-shows et ses participations à des émissions humoristiques.

En 2008, il anime le «Gala Paris fait sa comédie» à l'Olympia. Codirecteur artistique du cabaret des Auteurs du dimanche, qui vient de fêter sa 100^{ème} création, il a refait équipe avec Ken Scott pour écrire le scénario de *STARBUCK*.

PATRICK HUARD - DAVID WOSNIAK (ALIAS STARBUCK)

Comédien, humoriste, réalisateur, auteur et producteur, Patrick Huard a déjà vingt ans de carrière à son actif. Au cinéma, on l'a notamment vu dans *LA VIE APRÈS L'AMOUR* de Gabriel Pelletier, *NEZ ROUGE*, d'Erik Canuel, *SUR LE SEUIL* d'Eric Tessier, *MAMAN LAST CALL* de François Bouvier, *CADAVRES* d'Erik Canuel, et *BON COP BAD COP* qu'il a coécrit et qui s'est imposé comme le plus grand succès commercial de tous les temps au Canada. On le retrouvera bientôt dans *OMERTA* de Luc Dionne.

Pour la télévision, il s'est illustré dans les séries *Music Hall*, *Cover Girl*, *Au nom de la loi* et *Taxi 0-22*.

Animateur de nombreuses émissions humoristiques, comme Juste pour rire, il s'est produit dans plusieurs one-man-shows. Il a également interprété la pièce «Talk Radio» d'Eric Bogosian qui s'est jouée à guichets fermés.

Passant de plus en plus souvent derrière la caméra, il a réalisé des clips et des spots publicitaires ainsi qu'un documentaire. On lui enregistre encore LES 3 P'TITS COCHONS, plus grand succès public au Québec en 2007, et FILIÈRE 13.

Se renouvelant sans cesse, il s'est investi dans Lib tv, première chaîne mobile du Canada, dont il est le directeur des programmes, le coproducteur, le réalisateur et l'acteur.

LISTE ARTISTIQUE

David Wozniak **Patrick Huard**

Valérie **Julie Le Breton**

L'avocat de David **Antoine Bertrand**

LISTE TECHNIQUE

Réalisateur **Ken Scott**

Scénaristes **Ken Scott & Martin Petit**

Producteur **André Rouleau**

Production **Caramel Films**

Producteur associé **Valérie d'Auteuil**

Directeur de production **Danny Rossner**

Chef opérateur **Pierre Gill**

Direction artistique **Danielle Labrie**

Montage **Yvann Thibaudeau**

Musique **David Laflèche**

Costumes **Sharon Scott**

